

La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018

Septembre
Octobre
2022

N°218
GRATUIT
SN1142-9216



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE Activisme politique et seventies

En l'espace de deux mois, deux grands romans français reviennent sur l'année 1974. Une année politiquement charnière puisque celle de la mort de Georges Pompidou. Mais une année autrement charnière avec une (presque) fin des combats idéologiques, comme si, en 1974, ces derniers arrivaient à leur périgée.

Xavier Boissel nous avait déjà enchanté avec *Avant l'aube*, une histoire sombre déjà placée sous le sceau du SAC (le Service d'Action Civique) et avec Marlin, un personnage fort tout, droit sorti des romans de l'époque. L'auteur récidive dans *Sommeil de cendres*. Marlin n'est plus, vive Éperlan (notons au passage que la filiation avec Jean-Patrick Manchette est toute trouvée : le commissaire à la criminelle de la PJ parisienne a un nom proche d'Épaulard, l'un des personnages de *Nada*, et bien souvent dans le roman de Boissel, les deux images, les deux identités, se superposent). L'histoire comme sa trame sont des plus classiques. Le SAC vit sans le savoir ses derniers soubresauts. Les gangsters corses qui l'ont noyauté jouent avec la drogue. Une opération s'est mal passée — de la drogue coupée, un magot envolé en compagnie de deux accrocs au poker : c'est le cadavre mutilé et torturé de l'un des deux qui va amener notre commissaire à enquêter. Il découvrira une photo d'une femme énigmatique, qui multiplie les alias, qui a vécu en Israël et qui a un grain de beauté qui lui confère encore plus de charme ; surtout pour Éperlan, qui est à un tournant de sa vie : son couple a explosé en vol et le divorce le guette. Éperlan va être amené à enquêter en se méfiant de sa hiérarchie, elle aussi noyauté. Surtout, il va croiser les deux autres personnages cruciaux de ce roman. Un dénommé Müll, du SAC, véritable machine de guerre sans trop de scrupules, et la fameuse Alexia Xorn ou quiconque se cache derrière ce nom (et qui est le personnage fort de ce roman dont on ne peut que vanter l'idéologie, la culture et l'approche de la vie). On suit le retour en Ardèche de cette adepte du krav-maga accrocc à la cocaïne et qui va se sevrer dans l'immensité montagnaise alors que Müll et Éperlan resserrent chacun de leur côté leur étau. Et puis on plonge dans l'action (mais absolument pas civique) avec coups de feu, fuite, trahison, coups de feu, résolution et trahison. Déjà avec *Avant l'aube*, Xavier Boissel mettait à mal Marlin, ici, le roman dénote d'une certaine manière d'encore plus de noirceur.

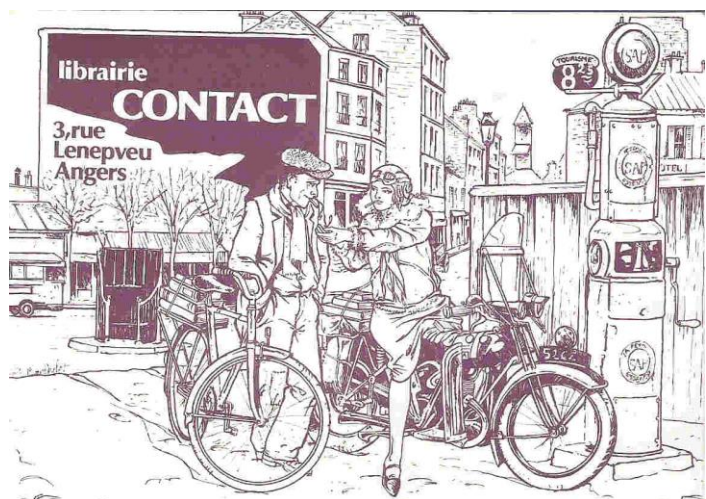
Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

PAS DE PITIÉ POUR NOREEN, LA MEDIUM DU FBI !

En 1976, NOREEN RENIER, mère célibataire de deux filles ados, était directrice de la publicité et des relations publiques de l'hôtel Hyatt d'Orlando en Floride quand s'ouvrit le Parc Disney World. Il lui fallait donc des attractions nouvelles pour les touristes qui déboulèrent. Une amie lui proposa d'accueillir une voyante dans un stand permanent du hall de l'hôtel. Noreen n'y croyait pas mais la rencontre de la voyante en question fut déterminante pour elle... Voici le début du formidable périple d'une femme ordinaire devenue médium consultante pour le FBI ! Trente-deux ans plus tard, elle a écrit ses mémoires en 2008, traduites chez nous en 2011, sous le titre « **Médium enquêtrice pour le FBI** » par la maison d'édition **Musik & Entertainment Books** dans sa collection **Original Books**. Bon, il faut accepter la traduction qui fait inévitablement penser à ces voix qui doublent les témoignages des séries docu popu US sur les routiers, les brocanteurs, les garagistes, les fabricants d'aquariums et autres mâles tatoués « Ça va le faire, Jim ! - Pas de problème, Jake ». De plus, il y a, avant chaque chapitre, un long extrait en italique de ce chapitre comme si l'éditeur avait prévu une lecture rapide (à moins que ce soit une sorte de bande-annonce) et, cerise sur le gâteau, les transcriptions des entretiens enregistrés sont imbuables. Littérairement, la traduction est bizarre mais, parfois, il y a des petits miracles : « *La jolie robe que je tenais dans mes mains était couverte de sang séché. La puanteur de l'hémoglobine se mélangeait aux parfums des onze eaux de Cologne différentes appartenant aux onze inspecteurs de police massés autour de moi dans la petite salle d'interrogatoire.* ». L'auteure découvre ainsi le métier de médium après avoir été virée de l'hôtel Hyatt. Elle se forme car elle a un don qu'elle ignorait. En moins de temps qu'il

ne faut pour l'écrire, elle s'achète une tenue de « gitane » et se lance comme voyante de hall d'hôtels, avant de s'installer dans des night-clubs et des galeries marchandes. Elle participe à des émissions de radio et potasse la psychométrie qui, pour les médiums, consiste à toucher des objets ayant appartenu à une victime ou une personne disparue, déclenchant ainsi une transe où des images et des sensations peuvent conduire à la vérité. Et avec Noreen, on est servi ! Les affaires sur lesquelles elle a travaillé sont, pour la plupart, diligentées par les familles qui s'impatientent devant la lenteur des enquêteurs. Ce sont presque toujours ces familles qui lui paient ses honoraires. Elles font pression ensuite sur les enquêteurs en leur communiquant les résultats. Libre à eux de les exploiter. Mais plus Noreen Renier est connue, moins les flics se montrent réticents et, en 1981, le FBI est bien obligé de l'inviter pour une conférence dans son prestigieux centre de formation de Quantico (Floride) où elle casse la baraque en décrivant les cicatrices et le physique de chaque flic qui a bien voulu enfermer sa montre dans une enveloppe anonymisée. Noreen Renier est, avant tout, une bête de scène et une battante mais c'est aussi une redoutable lobbyiste pour son métier. De fait, et c'est sans doute le plus intéressant dans son ouvrage, elle revient très souvent sur les protocoles qu'elle a mis en place pour ses séances : d'abord l'enregistrement nécessaire de la « lecture » de l'objet, ensuite son verre de vin rouge, ses cigarettes, et la « lecture » d'un objet porté par la victime lors de son crime. On voit déjà ici le problème insurmontable qu'il y aurait en France, et sans doute même aux USA aujourd'hui, avec l'ADN qui sanctuarise encore plus les éléments du crime claquemurés dans leur statut de « pièces à conviction ». Mais, avant 2000, certains flics envoyaient par la poste montre ou boucle d'oreille à Noreen qui en faisait « lecture » par téléphone ! Toujours dans les protocoles défendus par la médium, une grande attention est réclamée de la part des flics. Leur « guidage » doit se faire par des questions ouvertes et des incitations à changer de point de vue. Car, notre médium peut non seulement se retrouver dans le corps de la victime mais aussi dans celui de l'assassin et, encore plus fort, dans une vision de l'environnement à cinq mètres au-dessus de la scène, voire dix ou vingt. Plus forte qu'un drone, Noreen ! Elle vous parle d'une rivière, d'une carrière, d'une vieille station-servi-





ce et peut même dire qu'il y a une femme âgée à l'intérieur. Bref, c'est époustouflant ! Comme ces visions n'ont aucune orientation Nord/Sud, elle a mis au point une technique dite de « l'horloge » où elle situe les éléments de paysage en les notant par rapport aux heures. Les enquêteurs peuvent alors tourner « l'horloge » avec ses points marqués et trouver ainsi son double typographique sur une carte. On se rend donc compte, dans ce témoignage, combien la médium se montre

pédagogue vis-à-vis de la police, faisant le dos rond face à ceux qui la traitent de diablesse ou qui l'ignorent tout simplement. Autres grands moments du livre : ses « possessions ». Elle est la femme qui reçoit les coups de couteau, puis elle est la petite fille de quatre ans cachée dans la chambre et qui voit l'homme y entrer, la saisir et la frapper de dix-sept coups. Elle est l'assassin qui se lave les mains et les avant-bras pleins de sang dans la salle de bain et elle se voit voyant son visage dans la glace ! Plus tard, la médium s'est attachée une collaboratrice dessinatrice, l'a formée à ses indications pour dessiner, au fur et à mesure, un portrait-robot soumis au flic. L'histoire du cheval flingué entre les deux yeux vaut son pesant de cacahuètes. C'est la première fois que Noreen doit travailler sur un non-humain. En tenant la queue du cheval (nous parlons bien de la queue avec les crins), elle parvient à décrire son tueur. Le propriétaire du cheval se penche sur le portrait-robot tracé en live par la dessinatrice : « Oh mon Dieu, lâcha Ted, c'est mon ex-femme ! »

Nous sommes donc très très loin des livres d'autres médiums comme ceux de Mme Delpech (*Tête en Noir* n°214). Ici, c'est l'Amérique ! « On m'a tranché la gorge, on m'a tiré dessus, découpée, poignardée, violée, noyée et étranglée. J'ai vu de l'intérieur les derniers instants de victimes de meurtres. Je ressens leur douleur, je dis leurs mots, je vis leur mort. Je vois le visage de leur meurtrier et parfois, je deviens elles. Je n'aime pas être tuée plus d'une fois par semaine, c'est simplement trop épuisant. »

Michel Amelin

Suite de la page 1

La probité et l'idéologie ne sont pas sans conséquences. Et les conséquences de l'idéologie même de façade, Patrick Pécherot les exploite dans **Pour tout bagage**, un roman qui épuise la veine anarchiste chère à l'auteur de « La Saga des Brouillards » où l'on pouvait croiser pêle-mêle André Breton (lu par Éperlan, tiens, tiens, à la fin de *Sommeil de cendres* sur les « conseils » d'Alexia) et Léo Malet. Notons si nécessaire que le titre du roman emprunte à Léo Ferré, autre anarchiste s'il en est. Ici, on ne défouraille cependant pas dans les cimetières. On suit de façon ante-chronologique la reconstitution d'événements qui se sont déroulés en 1974 quand cinq lycéens idéalistes ont projeté une prise d'otage qui a accouché de la mort d'un passant (innocent). Patrick Pécherot privilégie une structure kaléidoscopique pour son intrigue à l'inverse de Xavier Boissel. Le premier a opté pour une linéarité à trois voix qui explose à la toute fin. Le second pour un récit éclaté dès le début et qu'il rafistole de scotch pour redonner forme à une photo (le thème de la photo est d'ailleurs omniprésent) à la fin. Mais revenons au début du roman. L'action se situe quarante-cinq ans après les faits relevés en 1974. Arthur, l'un des anciens lycéens, reçoit un étrange récit qu'il connaît bien : celui qui a amené la mort d'un passant. Un passé refoulé dans lequel il est obligé de replonger comme s'il était au prise avec un maître chanteur. Il reprend contact avec les survivants, recroise les témoins (dont certains sont victimes de notre époque) et refait le drame de sa vie. 1974 est une année charnière dans l'idéologie. Et le drame d'Arthur et de ses acolytes est sûrement qu'ils ont joué à être des activistes d'opérette car ils admiraient l'activisme anarchiste espagnol. Et c'est bien là la force du roman de Patrick Pécherot, un auteur qui continue encore et encore de nous surprendre avec un roman fin, cultivé et qui est d'une lecture exigeante, dans la lignée des nouveaux romans de « La Noire » de chez Gallimard.

Étrangement, malgré leurs différences évidentes (structure, style...), les romans de Patrick Pécherot et de Xavier Boissel se répondent et répondent à cette interrogation : qu'est devenue l'idéologie de l'après-guerre ? N'hésitez pas à aller y trouver une réponse.

Julien Védrenne

Sommeil de cendres, de Xavier Boissel (10-18)

Pour tout bagage, de Patrick Pécherot (Gallimard, « La Noire »)



EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

La preuve des contraires, de Caitlin Wharer. Ed. Sonatine. Victime d'une violente agression sexuelle de la part d'un homme rencontré dans un bar, Nick, un jeune étudiant de vingt ans, peine à reprendre le dessus malgré la mise en examen du violeur. Bien suivi par l'inspecteur chargé du dossier et soutenu sans réserve par son grand frère Tony et sa gentille belle-sœur Julia, Nick s'enfonce néanmoins dans la dépression, entraînant sa famille dans une spirale de compromissions et de mensonges. Quatre ans plus tard, le policier reprend contact avec Julia pour entrevoir enfin la vérité. Alternant les points de vue et les époques, l'auteur reconstitue lentement une histoire complexe car elle implique des sentiments aussi forts que la honte, la culpabilité, la justice, la bonté, le clan familial ou la survie d'un couple. Un remarquable récit psychologique. (460 pages – 23 €)

La clé du sang, de Ruth Ware. Fleuve Noir.



Accusée du meurtre d'une des quatre petites filles dont elle avait la garde, Rowan tente de convaincre un avocat de la défendre et lui écrit le récit des faits tels qu'elle les a vécus. Engagée par

une riche famille écossaise, elle n'a pas hésité, malgré de sombres rumeurs de fantômes, à quitter Londres pour une grande demeure bourgeoise en pleine campagne. Hélas, dans cette maison à la domotique élaborée mais capricieuse, avec ces enfants méfiants dont elle a la charge, la situation se dégrade rapidement et le rêve devient cauchemar. Incarcérée à tort, Rowan doit convaincre l'avocat de son innocence. En grande prêtresse du suspense, Ruth Ware livre petit à petit les éléments de son histoire et façonne les pièces d'une intrigue criminelle aux ressorts bien huilés. (394 pages – 20.90 €)

Les ravissantes, de Romain Puertolas. Albin Michel. Mars 1976. Saint Sauveur, une petite bourgade habituellement tranquille d'Arizona, est

sous le choc : en une semaine, trois adolescents que rien ne lie disparaissent sans laisser aucune trace. Une fois écartée l'hypothèse de la fugue, le shérif Golden doit se résoudre à enquêter sur un triple kidnapping. Persuadées que la secte locale dirigée par un gourou illuminé est coupable, les mères des trois victimes vont tout mettre en œuvre pour orienter le travail de Golden. Pris entre le marteau et l'enclume, le shérif fait feu de tout bois mais ne néglige aucune piste. Entre polar classique et étude de mœurs, cet ouvrage illustre bien les difficultés relationnelles entre une petite communauté américaine dans les années soixante-dix et une bande de marginaux sous influence. (430 pages – 20.90 €)

Darwyne, de Colin Niel. Editions du Rouergue. Guyane Française. Darwyne, dix ans, est un petit garçon différent qui vit avec sa maman dans un sordide bidonville en lisière de la forêt amazonienne. L'arrivée d'un nouveau beau-père va, comme à chaque fois, compliquer ses relations avec sa mère pour laquelle il voue pourtant un amour inconditionnel. L'intervention de Mathurine, éducatrice à la protection de l'enfance, perturbe le fragile équilibre familial. Elle découvre une mère certes exclusive mais non exempte d'excès, qui collectionne ses amants tandis que Darwyne vibre à l'unisson d'une forêt qu'il comprend comme personne. Mathurine s'emploie à percer les secrets de l'enfant. La misère des ghettos, la maltraitance et la magie d'une forêt aux mythes encore très vivants tissent la trame de ce bouleversant roman noir. (280 p. – 21.50 €)

Le radeau des étoiles, d'Andrew J. Graff. Ed. Gallmeister. Pour protéger son copain Bread menacé par son propre père, Fish, dix ans, tire une balle en pleine tête de l'ivrogne violent et les deux gosses prennent la fuite dans la forêt proche. Ils ambitionnent de construire un radeau et de descendre la rivière qui traverse la forêt mais il y a loin du rêve à la réalité. Alerté par le grand-père de Fish, le shérif local se lance sur la trace des fugitifs mais la nature est rude pour ce flic issu d'une grande ville du Texas. La mère de Fish accompagnée de l'amie du shérif s'embarquent sur un canoé et affrontent la rivière. Pour chaque tandem, c'est une vraie course contre la montre qui mobilise tous leurs efforts, oubliant la peur pour mieux se dépasser. Ce formidable roman d'aventure se révèle une émouvante ode à l'amitié et à la solidarité. (380 pages - 24.40 €)

Jean-Paul Guéry

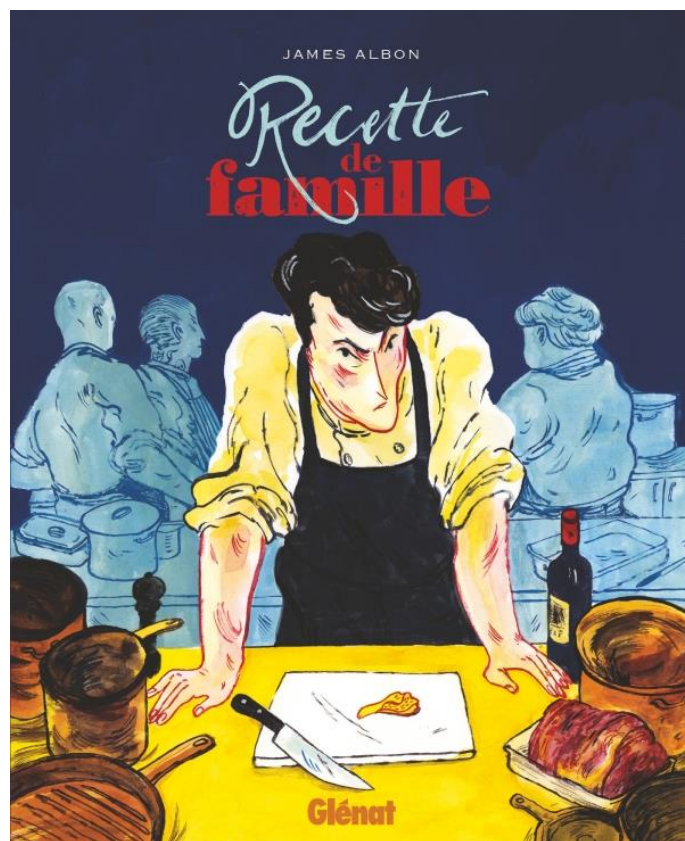
ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Recette de famille / James Albon (Glénat)

« *Cuisine, terroir et tragédie !* » : dès la quatrième de couverture, nous voilà prévenus... Et il n'y a pas tromperie sur la marchandise : ce second album de l'illustrateur Ecossais James Albon est un pur roman noir et vert graphique (mais ça reste une bande dessinée, of course...)

Une petite île écossaise. Deux frères, Rowan et Tulip (Danny dans la vraie vie) Green vivent dans leur petite ferme, avec leur pas encore tout à fait vieille mère. Celle-ci leur a inculqué l'amour de la nature, ou plutôt la méfiance, voire la haine de tout ce qui ne provient pas de la mère Gaïa, et préfère vivre en recluse et en autarcie à la campagne avec ses deux fistons qui ont tout de même quelques rêves d'émancipation... Mais alors que Rowan reste encore très attaché au travail de la terre, Tulip, cuisinier très doué, s'imagine plus volontiers en restaurateur célèbre, plutôt à la campagne, d'ailleurs, car la ville c'est pas – encore – son truc. Or, voici qu'un héritage inattendu fait des deux frères les propriétaires d'une maison et d'un vaste terrain dans le Cambridgeshire : ils n'hésitent pas longtemps, et malgré les réticences et mise en garde de leur mère, les voici partis pour l'aventure. Ils trouvent vite leur fonctionnement : alors que Rowan cultive les légumes bios et goûtus dans son splendide jardin, Tulip ouvre un modeste restaurant dans un quartier pas encore très prisé de Londres. Après quelques semaines de curiosité pour le nouvel établissement – où les clients apprécient le savoir-faire de Danny et la qualité des ingrédients – l'affaire demeure tout de même précaire et ne décolle pas vraiment. Jusqu'au jour où Rowan découvre des champignons inconnus des manuels, et à la saveur exceptionnelle. D'ailleurs quand il les fait goûter à son frère, celui-ci reçoit un tel choc sensoriel qu'il se redécouvre « une ambition de conquérir Londres, de répandre la bonne parole, de montrer au monde ce dont il est capable. Son talent, sa vision. Tout cela ne peut plus attendre ». Et de fait l'ascension de Tulip va devenir à compter de ce jour fulgurante : ses champignons mystérieux font de lui le restaurateur-vedette de la capitale et de son restaurant *the place to be*... Mais une telle affaire commerciale attire aussi de drôles de types, comme cet obèse impressionnant en costume rayé qui vient lui conseiller de prendre une protection, en échange d'une



« contribution raisonnable ». Et c'est là que le conte de fée rose et vert va tourner au vinaigre noir...

Quel album fascinant ! On ne sait pas trop dans quoi on s'embarque dans les premières pages : hymne à la nature ? Histoire familiale ? Splendeurs et misères de l'ambition ? Eh bien, tout ça à la fois, avec un ingrédient principal : le suspense ! Car voici un véritable « page-turner » : sitôt le départ des deux frères de leur île, James Albon ne laisse plus respirer autre chose que les effluves de « Tulip's », et comment le restaurant va tenir face aux bouleversements successifs auquel il doit faire face. Et surtout : quel est le secret de ces mystérieux champignons ? Ce comics est un pur régal, en marge de ses congénères, car dessiné dans un style coloré, foisonnant, et même ... délicat. Après tout le titre original n'est-il pas « The Delicacy » ? Et il se déguste comme une friandise exquise.

Fred Prilleux

Recette de famille. Scénario et dessin James Albon. Glénat - 320 pages couleurs – 27 € - Sortie le 24 août 2022.

MARTINE LIT DANS LE NOIR

Deux pavés, même pas sur la plage, en lecture pour cet été, ressurgis à la faveur d'un déménagement. Pas vraiment des nouveautés, mais de gros bouquins qui tiennent à la fois de l'enquête, du thriller et du roman d'aventure avec, parfois, un peu d'ésotérisme. Ce sont des livres où, certes, les hommes occupent le devant de la scène, mais dans lesquels les femmes ont un rôle et une place indispensables.

Le premier, « **La Quête** », se déroule au début du premier millénaire et suit un long trajet de l'Europe du Nord jusqu'à Constantinople. Robert Lyndon, fauconnier de son métier, relate les aventures de Vallon, un guerrier un peu mercenaire dont on ne sait trop ce qui agite son passé, un jeune, prénommé Héro chargé d'une mission mystérieuse par un moine, et un tas de compagnons dont un autre jeune, Wayland, passé maître dans l'art de capturer les rapaces. Au début de l'histoire, Vallon rencontre Héro dans une grotte où se meurt le moine Cosmas. Et Vallon accepte, sans trop comprendre pourquoi, la mission confiée par l'abbé : aller en Angleterre pour obtenir la rançon pour le fils de nobles, emprisonné au Moyen-Orient. Le montant de la rançon est astronomique, même pour les seigneurs fortunés, l'alternative étant d'offrir en échange un couple de gerfauts blancs. Toute l'histoire va tourner autour de cette quête, les mésaventures et embûches rencontrées pour rallier, depuis l'Angleterre, les rives de l'Euphrate, en passant par la Norvège, la « Rus », et sa capitale Kiev et atteindre la mer noire pour passer sur le proche-Orient.



Aux difficultés rencontrées par les hommes se mêle une intéressante approche de l'art de la fauconnerie, sans compter les histoires d'amitié et d'amour qui émailent tout roman haletant comme celui-là.

« **La Quête** » a été traduit en de nombreuses langues. Robert Lyndon a ensuite écrit « **Le Feu divin** », qui rassemble les mêmes personnages et les emmène jusqu'en Chine. **Sonatine (2013) et Pocket (2014)**



contact

Autre pavé, autre époque, quelque 500 ans après le premier, avec « **Les Révoltés de Cordoue** ». Plus de fjords gelés, ni d'ours polaires, on est ici dans en Andalousie, dans El-Andalus, cette région reconquise par les chrétiens, où vivent encore les Maures. On ne s'invective pas ici sur les réseaux sociaux, mais à grands coups de cimeterre, d'arbalète, d'écartèlement et de viols. L'auteur, Ildelfonso Falcones, un catalan, relate ici un pan de l'histoire hispanique peu glorieuse. L'époque est violente, âpre et les descriptions parfois difficilement soutenables. L'histoire relatée débute en 1568. Charles Quint règne sur quasiment toute l'Europe mais en Espagne, l'Inquisition fait loi. Dans le royaume de Grenade, où le dernier Calife a plié bagage, un jeune musulman aux yeux bleus, né d'un viol d'un prêtre sur une musulmane, se retrouve impliqué dans une rocambolesque et haletante histoire à la fois familiale et historique. Ses pas, à l'occasion de sa fuite avec ses compagnons d'infortune à travers la sierra, lui feront rencontrer le pire et le meilleur des mondes, mais aussi l'amour après d'âpres difficultés. Son métissage, mais aussi son intelligence et son courage, l'amèneront à travailler sans relâche au rapprochement des peuples et des religions. Le livre est passionnant, de par le charisme des personnages qui l'habitent, mais aussi par cette fresque fascinante d'une époque qui a assombri l'Europe du Sud. Ildelfonso Falcones est également l'auteur de **La Cathédrale de la Mer** en 2008. Ces deux livres ont connu un immense succès en Espagne et partout où le livre a été traduit.

Robert Laffont (2009) – Pocket (2012)

Martine Leroy

LE BOUQUINISTE A LU

Sherlock Holmes, un pastiche !

Mémorial Sherlock Holmes, anthologie de nouvelles présentée par **Jacques Baudou et Paul Gayot** chez **Terre de Brume**.

Les deux gaillards qui ont réalisé l'ouvrage ont titillé ma curiosité du fait d'être membres de l'Oulipo (acronyme de « Ouvroir de littérature policière potentielle »). Jacques Baudou a réalisé plusieurs Omnibus et est membre de 813. Paul Gayot est de plus membre du prestigieux collège de pataphysique.

L'anthologie est tout d'abord sortie chez la regrettée maison d'édition Néo et c'est une version révisée qu'en a sorti la maison d'édition bretonne. Mais qu'y trouvons-nous ?

« Le dernier coup d'archet de Miss Marple » d'Arthur Porges, écrivain américain qui a écrit de nombreuses nouvelles SF et polar. La nouvelle ressemble à une blague potache hommage à des héros classiques comme Miss Marple, Sir Merival, on y parle de de Felps, de Jekyll. Pas trop emporté par le récit.

« L'affaire du prince danois » de Miles Kington, (l'« inventeur » du franglais ?). Encore une blague potache mais avec une chute intéressante. Bon...

« L'énigme de Lotteries l'Anormal » de Robert L. Fish, talentueux pasticheur de Sherlock Holmes (Shlok Holmes qui vit à Bagel Street). Où il est question d'un constable frappé d'Alzheimer, et d'un bien étrange fantôme. L'humour est bien plus subtil que les précédentes.

« Le fusil à air comprimé du Colonel Moran » de John Basil Boothroyd qui était un écrivain humoristique anglais. Il reprend avec talent le parcours de Moran, âme damnée de Moriarty et se moque des cercles holmésiens qui plantent des plaques « Ici Sherlock Holmes... » dans tous les coins du monde où le détective serait passé. Une très jolie nouvelle avec une très belle chute.

« Le vol du cormoran » de l'Oulipo. Cela ne surprendra personne, c'est une nouvelle extrêmement érudite qui vaut par elle seule l'achat de l'anthologie. Les notes de bas de page sont énormes, passionnantes et cocasses. Cette affaire est évoquée par Watson dans le canon, mais n'est pas écrite par lui.

« La Lib ou la mort » de Rod Reed. Le pastiche met en scène des détectives féminines qui revendiquent avec force leurs compétences d'investigatrices. Le club comporte des personnages comme Simon Templar, Hercula Parrot, Micheline Hammercock et d'autres versions fé



minisées des grands détectives de la littérature policière. Amusant mais teinté d'une pointe de misogynie.

« Raffles sur la piste du chien » de Barry Perowne. Raffles est un personnage créé par le beau-frère de Doyle, un Arsène Lupin avant l'heure. Perowne reprend le personnage pour lui laisser réenquêter sur l'affaire Baskerville avec des résultats inattendus. Une très belle nouvelle.

« Les bijoux de la couronne martienne » de Poul Anderson, célèbre écrivain de SF, créateur de « La Patrouille du temps » entre autres. C'est un mystère en chambre close conduit par un Sherlock Holmes martien.

« Le fils de Sherlock Holmes » d'AEP, qu'Ellery Queen suppose être Edgar Allan Poe (ce serait Queen que...). Une très belle nouvelle où nous découvrons le fils de Holmes, trois ans, qui bénéficie des « pouvoirs » de Holmes, plus l'enthousiasme et un total manque de tact. Malin et très drôle.

« Le grand mystère de Pegram » de Robert Barr, qui n'est autre que le premier pasticheur de Doyle dont il est l'ami. Il en a d'autres : HG Wells et Ruyard Kipling par exemple et Jérôme K Jérôme avec qui il montera la revue « The Idler ». La nouvelle est typiquement une enquête holmésienne avec une chute hilarante.

Quelques très belles nouvelles dont certaines à elles seules méritent l'achat de cette très belle anthologie.

Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Six jours

Après des années compliquées (et le pire est certainement devant nous), le festival America est de retour à Vincennes. Du 22 au 25 septembre 2022 vous pourrez assister à une bonne centaine de rencontres littéraires...

Difficile dans tout ceci de faire un choix, l'avantage est qu'il y en a pour tous les goûts. En le préparant, nous avons relu *Six jours* de Ryan Gattis. Six jours, c'est la durée des émeutes de Los Angeles en 1992, liée à l'acquittement des agents du LAPD coupables d'avoir passé à tabac Rodney King. Comme le souligne l'auteur en introduction « Les émeutes commencèrent sur le coup de 17 heures. Elles durèrent six jours et s'achevèrent finalement le lundi 4 mai, après 10 904 arrestations, plus de 2 383 blessés, 11 113 incendies et des dégâts matériels estimés à plus d'un milliard de dollars. En outre, 60 morts furent imputés aux émeutes, mais ce nombre ne tient pas compte des victimes de meurtres qui périrent en dehors des sites actifs d'émeutes durant les six jours du couvre-feu, où il n'y eut que peu, voire pas du tout, de secours d'urgence ». Ce sont les faits. Et à l'intérieur, Gattis va y faire évoluer une vingtaine de personnages. Cela donne une vingtaine de voix qui vont raconter ces six jours. Des membres de gangs, bien sûr, qui vont profiter de ce moment d'anarchie pour régler des comptes et tenter différents braquages et autres choses, mais aussi un pompier, une

infirmière... Et ce sont leurs récits qui donnent toute la force du livre. Car si tout ce qui concerne les gangs est extrêmement bien fait et documenté – une des qualités de l'auteur que l'on retrouve aussi dans son dernier roman (*Le Système*, qui se passe fin 1993 à Los Angeles), on reste dans des histoires assez « classiques ». Qu'importe la position dans le gang, l'envie d'y être ou d'en sortir et les aspirations des différents protagonistes, on reste dans le carcan du gang. Gloria Rubio (l'infirmière) et Anthony Smiljanic (le pompier) apportent une touche supplémentaire, une dimension différente et permettent au livre de prendre de la hauteur et de s'inscrire pleinement dans cette période d'émeute. Sans jugement – une des forces de Gattis – à hauteur de gens simples, Ryan Gattis nous plonge dans le chaos. On sent les émeutes, on voit leur complexité, la difficulté à les gérer (taille de la ville, urbanisation, angoisse du chapitre consacré au personnage « Anonyme »...) et on repense aux différents cycles qui ont déjà eu lieu. Au milieu, ces gens qui tentent de faire leur métier (le chapitre avec Smiljanic est saisissant), simplement et qui assistent à la destruction de « leur » quartier et de toutes les histoires qui le forment.

Ryan Gattis, *Six jours*, Fayard (trad N. Richard)

Ryan Gattis, *Le Système*, Fayard (trad N. T. Dulot)

Christophe Dupuis



EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Le vestibule des lâches, de Manfred Kahn. Rivages/Noir. Fuyant les terribles traumatismes psychologiques d'un drame qu'on imagine horrible, Victor a trouvé refuge au cœur des Alpes dans un petit hameau que l'hiver isole parfois du monde. Deux longues années n'ont rien effacé de ses souffrances mais il a trouvé un peu de réconfort auprès de Josépha, l'énigmatique épouse de Charles, une sombre brute qui règne en despote sur le village. Quand il retrouve son chien égorgé, Victor sait que Charles a décidé de mettre un terme à cette liaison qui le ridiculise. L'affrontement est inévitable. Manfred Kahn nous livre un premier roman noir impressionnant avec deux âmes broyées par la violence, deux cabossés de la vie en quête de résilience qui reprennent leur existence en main et défient la mort dans le cadre majestueux des Alpes. (300 pages – 20 €.

Jean-Paul Guéry

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

Joseph Incardona : Les corps solides – Finitude, août 2022 (22,00 €)

En 1935, Horace McCoy, « achevait bien les chevaux » à travers l'histoire d'un marathon-spectacle sur fond de la crise économique des années 1930 aux Etats-Unis, dans lequel des couples dansaient jusqu'à l'épuisement pendant des semaines, jusqu'à ce que mort s'en suive, juste pour gagner quelques dollars et pouvoir manger. Les plus faibles étaient impitoyablement éliminés.

Joseph Incardona reprend ce thème à travers un jeu, « Le Jeu », qui consiste simplement à toucher une voiture avec sa main et à ne plus s'en détacher jusqu'à l'extrême abattement des forces physiques et mentales des concurrents... Mais pas n'importe quelle voiture ! La toute nouvelle Alaskan Iceberg Diesel, 4x4 tout terrain hyper polluant, à plus de 50 000 € que Renault veut promouvoir à l'occasion du « Jeu ». La voiture sera le gain pour celui ou celle qui tiendra le plus longtemps à garder la main sur la carrosserie. Et le « Jeu » va durer plusieurs jours pour le plus grand plaisir des commanditaires et des sponsors avides d'audiences, jusqu'à en créer un évènement national. Un lancement publicitaire à très grande échelle sous l'œil des caméras du service public associées à des médias privés, la stratégie du win-win, et des touristes venus passer des vacances en bord de mer tout en se divertissant de ce spectacle-souffrance. Un véritable supplice sous le soleil ardent avec des pauses ravitaillements autorisées sans toutefois lâcher d'un pouce la tôle rutilante et brûlante de la voiture, jusqu'à se scotcher la main avant de s'endormir...

Les vingt concurrents seront choisis par la maison de production qui a inventé le concept : « On puisera dans la frange moyenne du désespoir, du découragement, de l'échec, de l'épuisement, de l'usure et de la débilitation... parmi ceux qui n'ont pas encore touché le fond absolu »

Anna Loubère, jeune veuve qui vit petitement dans un mobile home avec Léo son fils de 13 ans, est une femme fière, solide et sans concession. Cette ancienne surfeuse de haut niveau s'est reconvertie après la mort de son mari, à la vente de poulets sur les marchés avec sa camionnette-rôtisserie. Lors d'un banal accident de la route, elle perd tout. Couverte de dettes, avec un cruel besoin d'argent et des rêves de vagues californiennes, elle va finir par accepter, sous la



pression de son fils, de participer malgré tout à ce jeu « débile » à l'encontre de toutes ses valeurs et de son idéal de vie.

Les corps solides est un suspense social qui égratigne féroce par petites touches un monde dans lequel on est prêt à vendre son âme et bafouer sa dignité, piégé sans même s'en rendre compte par les intérêts de puissants et influents lobbyings cyniques, manipulateurs et sans scrupules. C'est aussi un beau roman d'amour filial entre une mère et son fils, leurs rêves de Californie, leurs espoirs de s'en sortir tout en gardant la tête haute. Alors qui sortira vainqueur de cette épreuve de survie ? et surtout comment rester debout quand l'on surfe à contre-courant des vagues moutonnantes ? Un excellent roman de cette rentrée littéraire, à lire sans modération.

Alain Regnault



la Sadel

**Coopérative au
service des savoirs**

**7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr**

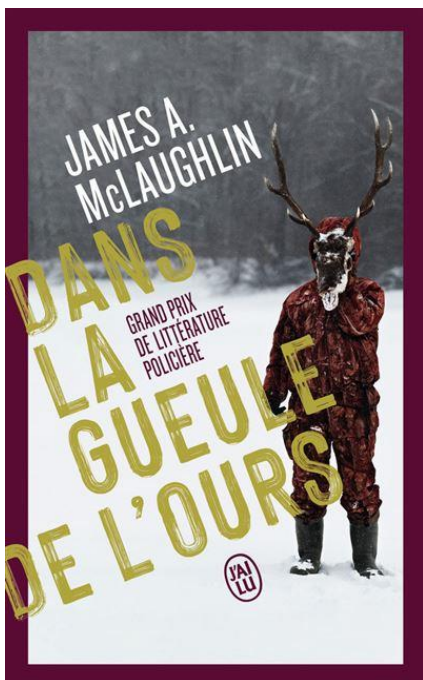
LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Il m'avait plusieurs fois fait de l'œil lors de sa sortie en grand format, et je n'avais jamais craqué. Je me suis rattrapé en cette période estivale, et j'ai lu *Dans la gueule de l'ours* de James A. McLaughlin.

Rice Moore a besoin de se faire oublier d'un cartel de la frontière mexicaine. C'est donc sous un faux nom qu'il trouve un travail de gardien dans une réserve privée des Appalaches. Avec la ferme intention de faire parler de lui le moins possible. Tout va pour le mieux jusqu'à ce qu'il trouve le cadavre d'un ours, tué par des braconniers. Ils ont juste pris ses pattes et sa vésicule biliaire, très demandées sur le marché asiatique. Obligé de s'en mêler, il va entrer dans une spirale de confrontation et de violence qui pourrait bien mettre son anonymat à mal.

Voilà un roman qui avait raison de me faire de l'œil. On pourrait craindre une énième mouture du roman de petits blancs des Appalaches, devenus à la mode ces dernières années. Il n'en est rien. A partir d'une structure archi classique mettant en scène un personnage au passé lourd, qui bien entendu va finir par le rattraper, et la confrontation d'un étranger avec des locaux pour le moins hostiles, **James A. McLaughlin** écrit un roman original qui prend son temps tout en vous attrapant pour ne plus vous lâcher.

Quelques points pour l'originalité du roman. Pour une fois, il ne s'agit pas de trafic de drogue mais de trafic d'animaux sauvages. La galerie des héros hardboiled abimés, marchant en permanence au bord de l'abîme est riche, et on pourrait croire qu'on a déjà tout vu et tout lu. Et bien non, Rice



Moore arrive à nous surprendre, mais je ne vous dirai pas comment pour ne rien gâcher de votre lecture. Bien que la description de la population locale soit du « déjà vu » pour qui a lu **Chris Of-fut** ou **David Joy**, elle reste intéressante, mais ce qui rend ce roman unique ce sont les magnifiques pages d'immersion



totale dans une nature superbement décrite. Ajoutez que l'intrigue est parfaitement menée et que les scènes de bravoure sont très réussies, et vous avez un roman disponible en poche qui pourra faire votre bonheur cet été (ou plus tard). Pour finir, même si le roman se suffit amplement, il me semble que l'auteur n'a pas complètement fermé la porte à un retour de son héros. Nous verrons

Jean-Marc Lahérrère

James A. McLaughlin / Dans la gueule de l'ours, (*Bearskin*, 2018), J'ai Lu (2022) traduit de l'anglais (USA) par Brice Mattheussent.

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Le silence des repentis, de **Kimi Cunningham Grant**. Ed. **Buchet Chastel**. Fuyant la société qui l'a décrété hors la loi, Cooper s'est réfugié avec son bébé dans une cabane perdue dans les bois au nord des Appalaches. Depuis huit ans ce vétéran de l'Afghanistan élève sa fille Finch en totale autarcie si on excepte un ravitaillement annuel par Jack, le propriétaire de la cabane. Si Cooper apprécie cet isolement protecteur, la fillette commence à vouloir connaître la vraie vie et pose beaucoup de questions. L'absence de Jack à un rendez-vous oblige Cooper et Finch à sortir de leur refuge pour acheter des vivres, mettant en danger leur sécurité. L'arrivée de la sœur du propriétaire et la disparition d'une jeune femme vont bouleverser l'équilibre qui prévalait jusqu'alors et générer une vraie angoisse. Un huis-clos touchant ! (384 pages – 22.50 €)

Jean-Paul Guéry



DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Un très long voile de deuil, de Jean-Pierre Ferrière.

Fleuve Noir Spécial Police n° 747 (1969)

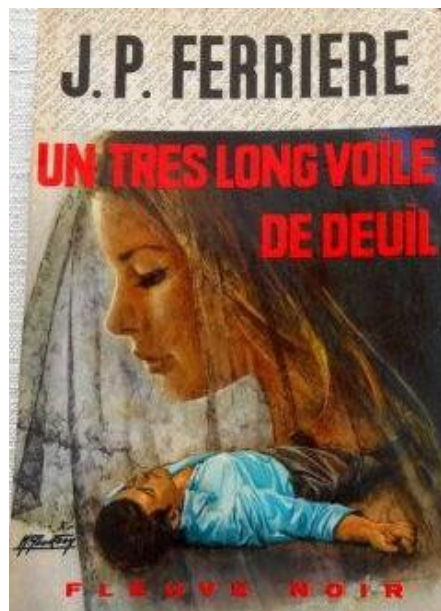
Michèle Chalamont est une femme presque comblée. Une position d'épouse d'un riche patron, du temps libre... Un amant, Jean-Louis, plus jeune qu'elle... Mais quand elle sent que celui-ci devient fuyant, elle se dit qu'elle lui passerait bien la bague au doigt. Pour ça, il faudrait qu'elle soit veuve... Un détail, certes. Mais comment réussir à porter ce voile de deuil tant convoité ?

Quand son époux se tue en voiture lors d'un déplacement professionnel, elle prend son tourteron entre quatre yeux et lui explique qu'elle est à l'origine de ce faux « accident » et que si elle doit aller en prison, elle ne s'y rendra pas seule ! Jean-Louis, qui rêvait de séjours en Italie pour son boulot et voulait en profiter pour rompre cette relation toxique, se retrouve piégé et décide d'en savoir un peu plus. D'autant plus qu'il fait la rencontre d'une ravissante jeune femme, de laquelle il tombe cette fois follement amoureux.

Oui, mais voilà, autour de nos deux personnages principaux, les meurtres s'enchaînent et des lettres anonymes apparaissent. L'œuvre de Michèle ? D'un autre tueur ? Du corbeau ?

Jean-Louis aura fort à faire pour se tirer de cet écheveau...

Jean-Pierre Ferrière est né en 1933 et commence à écrire des poèmes pour la radio marocaine, là où il fait son service militaire. À son retour à la vie civile, il travaille comme secrétaire de Brigitte Bardot, puis devient romancier, avec une première publication qui inaugure une série qui le rendra célèbre : celle des sœurs Bodin, grand-mères détectives. Qu'il prolongera de cinq autres titres. Il sévit d'abord chez La Chouette avant de passer au Fleuve Noir. Il semble qu'il ait sorti des polars jusqu'au début des années 2010. Ferrière a également œuvré pour la radio, la



chanson, le théâtre et le cinéma. Une bibliographie plutôt conséquente, tout entière dédiée à la culture populaire, sous presque toutes ses formes.

Avec ce roman policier domestique, adapté par ailleurs en pièce radiophonique, Ferrière montre tout son talent pour créer et camper des personnages réalistes, attachants et parfaitement gérés, tout ceci dans une intrigue touffue et magistralement menée. Mention spéciale à l'énorme fausse piste que le lecteur suit sans trop se poser de questions (en tout cas, ça a marché pour votre serviteur). Un très long voile de deuil, une fois achevé, mérite une relecture, pour voir comment le maître a disséminé ses indices au fur et à mesure du récit.

Julien Heylbroeck

La page retrouvée

Lancé par l'association des Amis de **Michel Gourdon** le concours d'écriture intitulé *La Page Retrouvée* imposait aux candidats de s'inspirer de l'une des dix couvertures de romans Fleuve noir pour écrire une page qui donne envie de connaître la suite de l'intrigue. Deux rédacteurs de la Tête en Noir (**Michel Amelin** et **Artikel Unbekannt**) ont participé et leurs nouvelles ont été retenues pour une publication dans le recueil. **Michel Amelin** se classe second de ce concours avec une très courte nouvelle intitulée « *Qu'un sang impur* ». Un concours gagné par **Éric Bouhier** avec « *Toi, le chagrin* ». Les trois premières nouvelles sont à découvrir ici [La Page Retrouvée les 3 premiers prix.pdf - Google Drive](#)



la Sadel
Coopérative au service des savoirs
7 rue de Vaucanson - Angers –
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Si tu étais là, d'Alafair Burke. Sang d'Encre – Presses de la Cité. La journaliste d'investigation McKenna n'en revient pas : filmée par un téléphone portable, la femme qui a sauvé un adolescent tombé sur les voies du métro new-yorkais avant de se volatiliser ressemble vraiment à son amie Susan, disparue depuis dix ans. A partir d'un tout petit indice, elle oriente son enquête vers un groupuscule écologique terroriste mais ses recherches provoquent une série d'évènements violents et semblent faire un lien avec une ancienne et douloureuse affaire criminelle la concernant. Elle ignore que, dans l'ombre, un mercenaire imperturbable efface les preuves. Ancienne procureure adjointe elle-même, Alafair Burke maîtrise parfaitement le système judiciaire américain, ce qui confère à cette brillante intrigue une crédibilité certaine.

(430 pages – 21 €)



Riley tente l'impossible, de Jeff Lindsay. Série Noire Gallimard. Riley Wolfe est un braqueur fou, un artiste de la cambriole capable des exploits les plus incroyables qu'il réussit grâce à une préparation minutieuse et une audace hors du commun. Mais pour subtiliser le bijou le plus cher du monde lors d'une exposition à Manhattan, Riley devra contourner un système de sécurité high-tech et bluffer les meilleurs vigiles. Sans oublier qu'il est traqué par Franck Delgado, agent spécial du FBI littéralement obsédé par l'arrestation de cet insaisissable Arsène Lupin américain qui n'hésite pas à tuer pour arriver à ses fins. Patiemment, Delgado reprend l'enquête à zéro et explore le moindre indice. Auteur comblé de la série télévisée Dexter, Jeff Lindsay a construit son roman comme un scénario de film avec une efficacité redoutable !

(474 pages – 20 €)

Rattrape-le !, de Jake Hinkson. Ed. Gallmeister. Adepte fervente et sincère de la communauté religieuse pentecôtiste intégriste d'une petite ville de l'Arkansas et fille du pasteur, la très jeune Lily Stevens traverse une passe difficile. Enceinte et à la veille de se marier, elle est confrontée à la disparition inexplicable de Peter, son fiancé, mais refuse de croire à une fuite volontaire. Bravant l'autorité de sa famille mais aidée d'un oncle qu'elle découvre, elle se lance à la recherche de Peter et affronte de dangereux proxénètes. La détermination de cette jeune fille force l'admiration. Ecartelée entre les obligations de sa foi et sa volonté farouche de comprendre la désaffection de son fiancé, elle fonce tout en analysant avec sincérité les tenants et les aboutissants de ses actes. Un puissant roman noir sur la culpabilité et l'hypocrisie. (380 pages – 24.40 €)

Jean-Paul Guéry

Une bouquinerie associative à Ingrandes sur Loire

La nouvelle bouquinerie associative ouverte récemment à Ingrandes sur Loire par deux piliers de La Tête en Noir, Jean-Hugues Villacampa et Julien Védrenne mérite vraiment le détour. Précipitez-



Phénomène **J**

vous au 16 rue du Pont - 49123 Ingrandes-Le Fresne-sur-Loire. Vous y trouverez plusieurs milliers de livres à l'état neuf, d'occasion et anciens avec des domaines privilégiés (SFFF & polar), mais aussi et en nombre de quoi susciter d'autres envies (littérature générale, jeunesse, BD, sciences-humaines, pratique...).

Les horaires d'ouverture vont très vite évoluer (penser à regarder la page Facebook : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ>).

Pour l'instant : Mardi & Jeudi (15-19 heures) ; Vendredi & Samedi (10 heures- 12h30)

Les amateurs de livres de collection peuvent s'abonner à la page dédiée : <https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ.LeCoinDesCollectionneurs/>

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Au cœur des ténèbres : Solak, de Caroline Hinault (Rouergue Noir. 2021)

En écrivant leur premier roman, la plupart des auteurs éprouvent la tentation de pousser tous les curseurs à fond. Et nombre d'entre eux y cèdent. Parfois, quand les motivations sont sincères, ça passe. Mais si cette démarche est juste animée par le désir de sortir du lot, ça casse, car le résultat s'avère artificiel et/ou indigeste. Dans un premier roman, le dosage des ingrédients compte au moins autant que le style, l'atmosphère, l'intrigue et les personnages.

Et la première chose qui frappe dans *Solak*, c'est ça. La différence entre la force et la brutalité. La première, contenue et maîtrisée. Qui s'inscrit dans la durée et travaille la terre et les chairs en profondeur. La seconde, vaniteuse et éphémère. Qui se vautre dans un déjà-vu bruyant faute d'avoir conscience de sa propre stérilité. En termes clairs, Caroline Hinault n'a pas besoin de balancer d'emblée un *facehugger* au visage du lecteur pour retenir son attention.

Il lui suffit d'une presqu'île. De conditions météorologiques extrêmes. Et de trois hommes réunis dans un endroit hostile coupé du monde. Deux militaires, Roq et Piotr, et un scientifique surnommé Grizzly. Il n'y a pas si longtemps, ces trois hommes étaient quatre. Mais Igor a craqué. « C'est pour ça, la recrue ». Ce gamin qui ne parle pas, troqué contre le cadavre d'Igor au mois d'août. Ça va être long, d'ici le prochain ravitaillement au printemps. Très long.

Alors pour passer le temps, Roq chasse, tue et tanne les peaux. Grizzly fait ses relevés en extérieur quand le temps le permet et prend des notes. Le gamin noircit des pages dans son carnet pour communiquer. Il essaie de s'adapter à cette survie en communauté. Et Piotr raconte. *Solak*, c'est en quelque sorte son journal. Il raconte ce quotidien anémié, privé de tout, dont le fragile équilibre est menacé à chaque instant. Et pas seulement par la grande Nuit arctique.

La menace, la vraie, outre les prédateurs naturels comme ces ours surnommés « Pater » là dehors tout près, elle vient de l'intérieur. Elle vient de la violence qui dévore Roq, de son penchant pour l'alcool, et de son rapport aux femmes. Et puis, il y a ce gamin, avec ses réactions bizarres. Grizzly continue à vaquer à ses occupations comme si de rien n'était, mais Piotr sent monter le souffle de la tragédie. Le feu brûle sous la glace. Et Piotr a les mots pour le dire.

Tout est sec et nu et à vif dans *Solak* : l'autrice n'a rien laissé au hasard. Le calibrage du livre



lui-même est au diapason. 120 pages en format semi-poche, c'est devenu assez rare pour être signalé. Il existe en effet une règle non-écrite conduisant certains éditeurs contemporains à privilégier les pavés de 400 pages et plus si affinités. Heureusement, d'autres savent que le gavage, c'est pour les oies. Tant mieux pour Caroline Hinault, et tant mieux pour son lectorat. Si *Solak* avait été écrit en 1971 et proposé au Fleuve Noir, le directeur de publication n'aurait eu que l'embarras du choix. À l'instar de certains G.-J. Arnaud ou Mario Ropp, ce roman aurait en effet aussi bien pu paraître dans la collection Angoisse qu'en Spécial-Police. Cinquante ans plus tard, ce sont les éditions du Rouergue qu'il convient de remercier pour avoir accouché¹ de ce livre formidable. Une naissance² saluée en 2021 par le prix découverte Claude Mesplède et le prix Michel-Lebrun. Difficile d'espérer parrainages plus illustres pour un premier ouvrage. Gageons que Caroline Hinault trouvera dans cette double distinction méritée un petit supplément de motivation pour son deuxième roman, déjà attendu avec impatience.

Artikel Unbekannt

¹ et ² : Cette métaphore filée paraît a priori insolite pour évoquer une histoire d'hommes. Mais il faut se méfier des a priori. De plus, Caroline Hinault a signé depuis *Solak* un second livre au Rouergue. Il s'agit d'un essai, intitulé... *In carna, fragments de grossesse*.

Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

La Maligredi, de Giocchino Criaco. Ed. Métallié.

Niccolino a grandi dans un tout petit village italien, sans son père parti en Allemagne pour gagner sa vie et qui n'est jamais revenu. Du haut de ses quinze ans, il nous raconte son existence baignée de pauvreté mais riche de l'amour maternel et de cette solidarité qui unit chaque habitant de ce coin perdu. Adeptes de l'école buissonnière et des bêtises idiotes, il est approché par la mafia locale puis s'engage avec enthousiasme dans la lutte révolutionnaire. Une plaisante et très malicieuse évocation du quotidien de ce village avec ses vieilles coutumes, ses fêtes religieuses et son sens inné de la fraternité. (384 pages – 22.50 €)

Où vivaient les gens heureux, de Joyce Maynard. 10/18.

En revenant pour le mariage d'un de ses enfants dans ce qui fut si longtemps sa maison, Eleanor replonge dans son passé et refait le compte d'une existence riche en bonheur mais aussi en chagrin. Privée d'amour dans son enfance et orpheline à seize ans, Eleanor rêvait de fonder une famille unie et aimante qu'elle construirait dans un bel endroit. La ferme qu'elle dénicha dans la campagne du New Hampshire (USA) fut le cocon de ce foyer bâti autour de Cam, l'amour de sa vie, et de ses trois enfants, jusqu'au drame. Une très belle et sombre histoire familiale doublée d'un émouvant portrait de femme meurtrie. (600 pages – 9.60 €)

Le goûter du lion, de Ito Ogawa. Ed. Picquier.

Pour vivre pleinement les quelques semaines qui lui restent, Shizuku, trente-trois ans et atteinte d'un cancer en phase terminale, choisi de se retirer dans une maison spécialisée dans la fin de vie paisible sur une île de la mer intérieure du Japon. bercée par la magie du lieu, soutenue par le personnel et les bénévoles et assurée de ne pas souffrir, elle acquiert une conscience aiguë du temps présent, apprend à accepter la mort, redécouvre des plaisirs

simples et refait le point de sa courte existence. Porté par une écriture très poétique, ce roman est une ode à la vie et délivre un grand moment d'émotion ! (260 pages – 19 €)

L'Odyssée de Sven, de Nathaniel Ian Miller. Ed. Buchet-Chastel.

Alors que l'Europe est ravagée par la première guerre mondiale, Sven, un jeune suédois, ne peut

se résoudre à l'existence étriquée qui lui est réservée. Passionné d'exploration polaire, il s'engage comme mineur dans le Spitzberg, une île au nord de la Norvège. Grièvement blessé dans un accident, il ne doit son salut mental qu'au soutien indéfectible de quelques aventuriers excentriques. Puis, tour à tour intendant et trappeur, Sven se fait ermite et cultive sa solitude au cœur du Grand Nord. Loin des solennels reportages, le récit de Sven s'impose comme une leçon de vie pétrie d'humour et d'autodérision. (480 pages – 24.50 €)

Ajar – Paris, de Fanta Dramé. – Editions Plon.

Au choc lié au décès de sa grand-mère, Fanta Dramé ajouta celui de découvrir Ajar, un petit village perdu au fin fond de la Mauritanie mais surtout le berceau de sa famille. A son retour, elle entreprend d'écrire l'histoire de ses origines depuis le moment où son père a décidé d'émigrer en France. Il lui raconte son voyage clandestin, son arrivée à Marseille puis à Paris, la solidarité des émigrés d'Afrique subsaharienne, son apprentissage de la langue, ses petits boulots, ses espoirs de régularisation, son mariage, ses enfants : la biographie touchante d'un homme simple et droit en quête d'une vie meilleure. (206 pages – 19 €)

Parasites, de Ben H Winters. 10/18.

Passée l'euphorie du déménagement dans un nouvel appartement de Brooklyn, Susan, Alex et leur fillette Emma sont peu à peu soumis à une sourde angoisse liée à l'histoire de la maison, à de putrides odeurs et à d'étranges bruits qui perturbent leur vie quotidienne. Pire encore, Susan est persuadée que l'appartement est envahi par de fourbes punaises de lit, une plaie qui gangrène New York. Sournisement, l'équilibre psychologique de la jeune femme se délite et elle peine à discerner la réalité tant ses angoisses ont pris le dessus sur sa raison. Un thriller psychologique au suspense particulièrement bien dosé. (288 pages – 7.90 €)

Tout ce qui est à toi brulera, de Will Dean. Belfond noir.

En quittant son Vietnam natal pour l'Angleterre, Thanh Dao espérait une vie meilleure. Emigrée illégale, elle tombe sous la coupe d'un esclavagiste moderne qui la séquestre dans une ferme isolée. Mutilée après une tentative d'évasion, filmée en permanence, battue, violée, elle a renoncé à se battre mais la naissance d'une petite fille va lui redonner la force d'espérer. Dans ce roman d'une noirceur infinie, chaque page suinte l'angoisse et révèle l'horreur d'une situation abjecte. Will Dean nous livre un suspense insoutenable et un récit hors normes sur les capacités de résistance d'une femme détruite. (270 pages – 20 €)

Jean-Paul Guéry



LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

La sacrifiée du Vercors, de François Médéline. Edition 10/18 – 2021

10 septembre 1944 – Vercors. Georges Duroy, commissaire de police, se retrouve, au petit matin, face au corps de Marie Valette, fille violée et assassinée dans un bois. Au même moment, Judith Ashton, photographe américaine qui suit l'avancée des troupes de son armée, enfourne son vélo pour rejoindre Saint-Aignan. Un gendarme l'arrête et lui dit : « Dans la forêt voisine il y a un cadavre ». Judith et Duroy vont faire connaissance devant ce cadavre, elle, pour réaliser des clichés de la scène, lui pour établir les premières constatations. Duroy a officiellement pour mission de nettoyer rapidement la région des salopards qui se cachent ici ou là : trafiquants, profiteurs de guerre, collabos de tous poils. Face à lui le colonel Chorance administre provisoirement cette zone du Vercors. Et c'est un homme orgueilleux, jaloux de ses prérogatives. Il faut donc découvrir vite le coupable. Coup de chance, Jojo, un soldat de la FFI trouve une besace appartenant à Marie Valette. Ce sac est celui d'un certain Fucilla, ancien amoureux de Marie. Les esprits s'échauffent ; la vindicte publique veut un coupable. Fucilla semble tout désigné. Capturé par les FFI, il échappe de peu à une exécution expéditive. C'est un immigré italien vivant dans un campement au bord de la forêt. Traditionnellement ces italiens sont charbonniers. Les gens du coin ne les apprécient guère. Ils restent entre eux. Apprenant le sort réservé à Fucilla, ces italiens décident d'intervenir : ils sont stoppés par des FFI. Le commissaire intervient à temps.

L'enquête prend une nouvelle direction à la suite des recherches de Bornan, un collègue de Duroy. Il apparaît que Marie, institutrice à Grenoble, fréquentait un chef de la Gestapo. Sa voisine affirme : « rien qu'une traînée qui raffolait des Fritz ! » Qui pourrait vouloir venger l'honneur sali de la France ? Judith met le lecteur sur la voie grâce à des clichés de la scène du crime.

La guerre résonne fort dans ce court roman noir dont on appréciera l'écriture rapide, tendue efficace. On aimera le tandem formé par Judith et Duroy, deux belles figures de cette période troublée, alors que la guerre n'a pas encore pris fin. Judith se trouve dans la région pour une pause avant de rejoindre les troupes américaines qui avancent vers l'Allemagne. Elle intervient comme « révélateur » aux sens propres et figurés. Elle incarne la jeunesse et l'énergie. Duroy détient une grande expérience du métier (il a travaillé auparavant dans la police de Pétain) ; il semble



blasé. Car cette enquête s'inscrit dans un contexte très particulier. Les allemands partis, les FFI font la loi. A leur tête un chef au caractère entier, un homme avec lequel Duroy collabore avec difficulté.

La population locale joue un rôle important : la victime était la fille d'un maquisard de la première heure. Au début l'enquêteur pouvait suivre plusieurs pistes : vengeance, affaire de cœur, meurtre gratuit ? Ce roman s'appuie sur des événements réels. Il évoque les heures sombres de l'épuration, il reste passionnant de bout en bout, pas seulement pour les amateurs d'Histoire.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°218 – Sept. / Oct. 2022

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58